$17.
B20351

Paul J. Saeley

Digitized by the Internet Archive
in 2016

https://archive.org/details/lemuseedulouvrep00pott

Le Musée du Louvre
pendant la guerre
1914-1918

NOTICE LUE A L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMIS DU LOUVRE

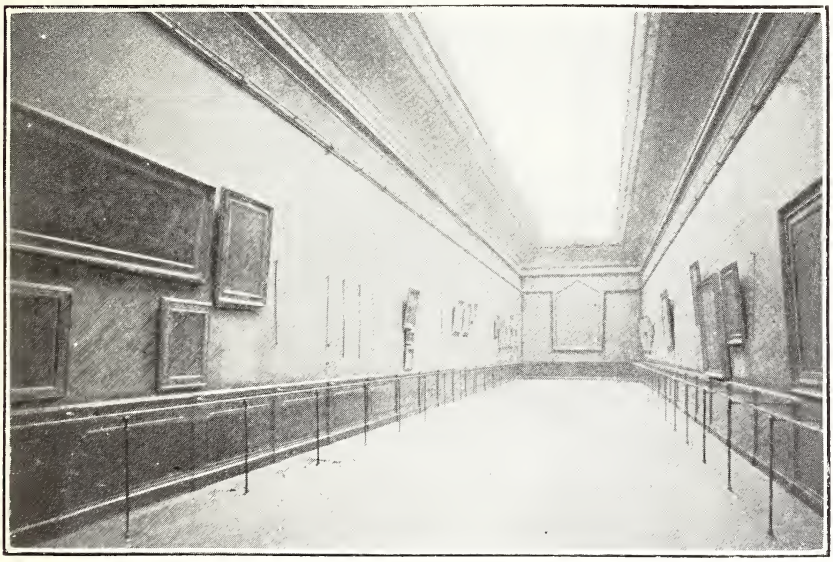
Le 5 février 1919

PAR

M. EDMOND POTTIER
Conservateur des Musées Nationaux.

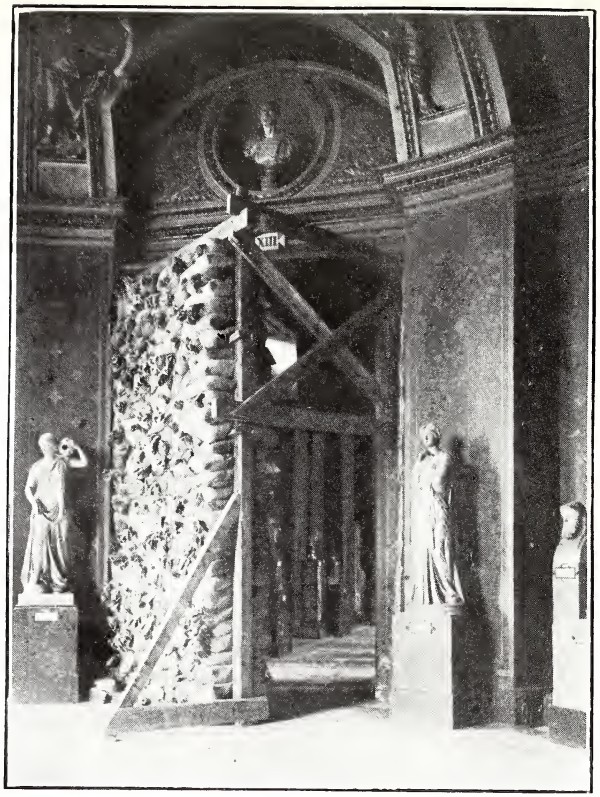
Cliché L. Vavasseur.

LA SALLE GRECQUE



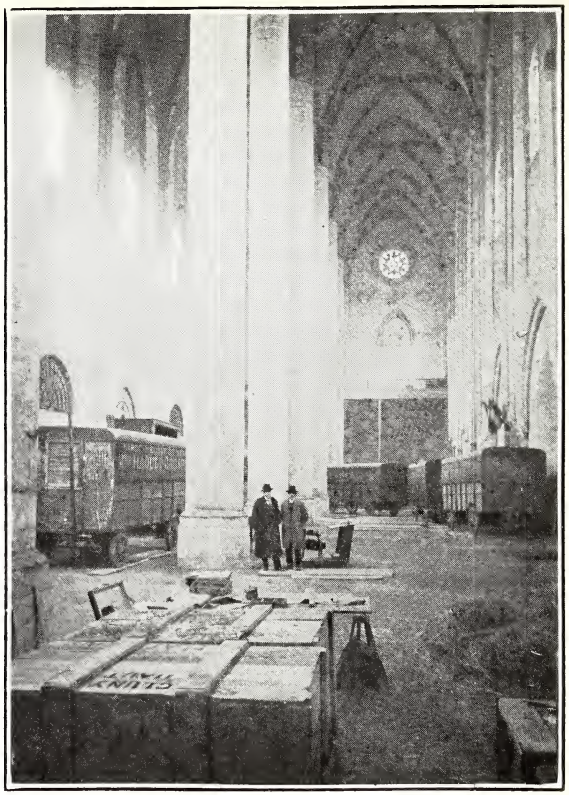
Cliché L. Vavasseur.

LA GALERIE DES SEPT MÈTRES



Cliché L. Vavasseur.

L'ENTRÉE DE LA SALLE GRECQUE



Cliché Lassalle, Toulouse.

L'ÉGLISE DES JACOBINS, A TOULOUSE

Le Musée du Louvre

pendant la guerre

1914-1918

Mesdames, Messieurs,

Vous vous rappelez avec quelle rapidité foudroyante se succédèrent les événements à la fin de juillet 1914. Le 23 au soir, l'Autriche envoyait un ultimatum à la Serbie et, le 28, elle lui déclarait la guerre. Le 30, l'Angleterre faisait une suprême démarche pour arrêter le conflit ; le 31, l'Allemagne proclamait le « danger de guerre » ; le 1er août, elle déclarait la guerre à la Russie, prétextant que celle-ci avait mobilisé ses troupes contre l'Autriche. La France mobilisait le 1er août et, le 3 août, elle recevait à son tour la déclaration de guerre de l'Allemagne qui, dès le 2, avait envahi certains points du territoire français.

A Paris, cette semaine tragique avait mis l'angoisse au cœur de tous. La guerre, depuis si longtemps suspendue sur nos têtes, parut tout de suite inévitable et, comme on redoutait une attaque brusquée, on se hâta de prendre les précautions

*

nécessaires. La réputation des Zeppelins — qui depuis se révéla si surfaite — était alors à son apogée. Que ne disait-on pas de ces monstres aériens qui, en quelques heures, dès le début des hostilités, devaient accourir en flottille serrée et couvrir nos villes de leurs projectiles formidables? Le samedi 1er août, le jour même où nos soldats partaient pour leurs dépôts, le Directeur des Musées nationaux réunissait ses collaborateurs et leur communiquait les instructions du Gouvernement : mettre au plus vite à l'abri les pièces les plus précieuses de tous les Départements. Chacun s'en fut en quête de locaux voûtés et de parois solides, les uns se fiant aux réduits aménagés dans l'épaisseur des murs, d'autres préférant les rez-de-chaussée ou les sous-sols. Les jours suivants furent employés à démeubler les vitrines, à transporter hâtivement dans les endroits choisis les objets que les gardiens non mobilisés, ou même des amis appelés à la rescousse, nous aidaient à déménager. En certains points, de véritables bastions commencèrent à s'élever, les sacs de terre empilés formant barrage contre les éclats d'obus. Le Département des Antiques se transforma en forteresse, la salle grecque devenant une casemate où s'entassaient les statues des galeries voisines; la *Victoire* de Samothrace disparut sous un bâti de planches qui supportait un épais blindage de sacs. Le jeudi 6 août, faisant un tour dans l'ensemble des collections, je constatai que la plupart des galeries semblaient s'être vidées comme par enchantement.

Cependant aucun objet d'art n'avait encore quitté la maison.

Pendant ce temps, les héroïques défenseurs de Liége barraient la route aux Allemands, nos soldats entraient triomphalement en Alsace, l'Angleterre et le Japon s'étaient résolument rangés à nos côtés, et aucun Zeppelin n'avait paru à l'horizon. Nous étions tout à l'espérance. Mais le 11, on apprit que nos troupes avaient dû évacuer Mulhouse ; le 20, que de Lorraine elles se repliaient sur Nancy ; le 21, que les Allemands faisaient leur entrée à Bruxelles ; le 24, qu'une grande bataille se livrait en Belgique, aux environs de Mons et de Charleroi. Les visages devenaient graves et anxieux. Le lendemain, paraissait dans les journaux du matin le célèbre et terrible communiqué : « De la Somme aux Vosges... », nous révélant que l'ennemi avait envahi la France et que la bataille était perdue. A midi, les Conservateurs des Musées étaient convoqués d'urgence par le Directeur pour recevoir les instructions nouvelles envoyées par le Ministre : prendre toutes les mesures nécessaires afin d'expédier en province le plus grand nombre de tableaux et d'objets d'art. Comme le fit remarquer le Comité réuni, pour exécuter ces ordres il fallait : 1° retirer des cachettes tout ce qu'on y avait entassé déjà, avec l'approbation du ministère ; 2° emballer les objets avec soin pour le voyage ; 3° les faire escorter, pour ne pas exposer des œuvres délicates à des manipulations dangereuses quand elles arriveraient à destination. Le 28, l'ordre fut

donné d'opérer le déménagement coûte que coûte, dans le plus bref délai possible.

Pendant quatre jours, ce fut le grand branle-bas dans tous les services et, du matin à la nuit tombée, tout le monde travailla sans désemparer dans les galeries. On songeait surtout à évacuer les tableaux et dessins choisis parmi les plus beaux, les objets d'art de la Galerie d'Apollon. Les sections de monuments antiques et archéologiques ne furent pas touchées. Seule, la *Vénus de Milo*, descendue de son socle, s'apprêtait à quitter son palais, comme en 1870, et ce départ du Palladium du Louvre apparaissait à tous ceux qui avaient vu l' « année terrible » comme le symbole désolant des tristes jours revenus.

Le dimanche 30 août, les emballeurs ayant terminé leurs préparatifs et apporté leur matériel, le travail bat son plein ; ouvriers, gardiens, conservateurs, tout le monde s'empresse pour hâter les opérations ; on désencadre, on dévisse, on cloue, on emballe, on peint des numéros sur les caisses, on traîne des mannes, on pousse des chariots, on hale sur les cordes pour descendre les grandes toiles. Il faut rendre hommage en première ligne à notre personnel de gardiens qui, très réduit déjà par la mobilisation, se multiplia et fut admirable de zèle et d'endurance. Je vois encore notre chef d'équipe, perché à dix ou douze mètres en l'air sur une étroite passerelle de fer et commandant la manœuvre pour séparer de son colossal châssis le *Sacre de Napoléon*, par David,

dont la gigantesque envergure frappa d'étonnement les spectateurs quand ils virent étalée sur le sol cette immense toile. Le travail avait duré près de deux heures. Le tableau fut disposé sur un grand rouleau de bois et une douzaine d'hommes descendirent sur leurs épaules le lourd appareil, semblable à un fût de colonne antique, jusqu'à la porte du Pavillon Denon ; mais quand on l'eut introduit dans son fourgon, il dépassait l'ouverture d'une telle longueur qu'on dut construire hâtivement une sorte d'appentis en planches pour protéger ce bout de mât dressé à l'avant de la voiture. Dans la soirée, le Sous-Secrétaire d'État vint inspecter les préparatifs et demander qu'on se pressât encore davantage. A ses paroles, à son air de visage, il était visible que les nouvelles du front devenaient moins que jamais rassurantes.

Le lundi 31 fut encore une journée de travail acharné. Un soleil radieux éclairait ces heures funèbres où l'on avait l'air de clouer dans leurs cercueils les merveilles qui pendant tant d'années avaient charmé nos regards et nos âmes. Quelle misère que le défilé de ces chefs-d'œuvre illustres ! Comme de vulgaires colis, ils venaient tour à tour s'entasser dans cette caisse n° 6 que je crois revoir béante sous mes yeux : le *François Ier* de Clouet, l'*Antiope* de Watteau, le *Juvénal des Ursins* de Fouquet, le *Baldassare Castiglione* de Raphaël, le *Portrait de Rembrandt*, enfin la *Joconde*, la volage *Joconde*, qui, de nouveau, prenait la fuite, mais cette fois sous bonne garde. Plusieurs membres

du Conseil des Musées vinrent dans la matinée nous apporter leurs encouragements; leur président, toujours ferme et vaillant, marchait lentement dans les galeries, silencieux et promenant ses regards sur ces murs dévastés, sur ces salles encombrées d'outils, de caisses et d'emballages, qui présentaient déjà l'aspect affreux et menaçant d'une sorte de pillage organisé.

Le soir venu, la besogne était avancée, mais non achevée. On fit le projet de travailler avec une équipe de nuit, mais tout le personnel était fourbu, harassé, et d'ailleurs les moyens d'éclairage faisaient défaut. Il fallut donc attendre au lendemain mardi 1er septembre, où le record de la rapidité devait être battu. On ne pouvait plus songer à des emballages en caisses : le matériel manquait et le temps pressait: Des voitures de déménagement sont alors rassemblées dans la Cour Lefuel, en bas de l'escalier qui rappelle celui de la Cour des Adieux de Fontainebleau. C'est bien, en effet, une Cour des Adieux, et c'est le cœur serré qu'on regarde, appuyés à la balustrade de pierre, le reste de nos chers tableaux qui vont partir. Sous le jour cru, désencadrés, couchés sur le flanc ou même la tête en bas, ils prennent l'air misérable et piteux des peintures à vendre chez le brocanteur : un à un on les introduit dans le wagon capitonné, on les assemble par taille, on les sépare avec des tampons — et en route pour la gare. Il était convenu qu'arrivé à destination, le chargement serait visité et mis en caisses avec les précautions nécessaires. Un de nos

collègues était désigné pour accompagner le convoi jusqu'à Toulouse. Il vint me dire adieu, nous nous embrassâmes; nous ne savions pas si nous nous reverrions et, dans cette étreinte, nous mettions tout ce que nous pouvions ressentir de douleur pour l'heure présente, de foi invincible dans l'avenir de la patrie.

Le mercredi 2 septembre fut encore consacré à des emballages et à des chargements. La veille, on avait vu affluer vers le Louvre les envois des autres musées : Cluny, Chantilly, Compiègne, Reims, etc., et l'on espérait avoir le temps d'acheminer en province un dernier convoi. Les Ministères de l'Intérieur, de la Marine, le Palais du Sénat, de la Présidence de la Chambre réclamaient l'aide de nos équipes trop peu nombreuses; sur un effectif de 180 gardiens, le Louvre n'avait gardé, après la mobilisation, que 78 hommes. Ce fut de nouveau un effort désespéré, le coup d'épaule de la fin. Ce jour-là était l'anniversaire de Sedan, et l'on supposait que les Allemands, avec leur morgue ostentatoire, avaient mis dans leurs calculs d'arriver devant Paris à cette date. Déjà, par les fenêtres ouvertes de nos galeries sonores, dans le grand silence qui commençait à s'établir, on entendait le son très lointain et sourd des grosses pièces d'artillerie.

Un membre du Gouvernement assistait à ces départs tragiques. Au moment où il prenait congé de nous, un des Conservateurs, se détachant de notre groupe, vint demander quelles étaient les

instructions officielles pour le cas où l'ennemi entrerait dans Paris : « Messieurs, je vous confie la maison, lui fut-il répondu ; faites de votre mieux. J'espère que nous reviendrons bientôt. Inutile d'ailleurs de vous faire fusiller : vous n'êtes pas belligérants et vous devez vous incliner devant la force. » Ce fut tout.

Le soir, vers 6 heures 1/2, quand la dernière voiture fut chargée, nous vîmes un « taube » allemand qui survolait exactement le Louvre, faisant miroiter au soleil son blindage métallique et fendant l'air tranquillement comme un messager de mort.

Le 7 septembre, le nouvel Ambassadeur des États-Unis, M. Sharp, vint visiter le Musée. Il parcourut avec nous les salles, examina les réduits où s'entassaient encore les sculptures et les objets précieux. Il souriait et approuvait, mais on ne pouvait pas deviner ce qui se passait derrière son flegme courtois. Sans doute il se demandait ce que pèserait son autorité de diplomate étranger dans le cataclysme qui devait submerger Paris. Or, à ce moment même, Paris ne courait plus de risques. On sait ce qui se passa dans cette semaine fameuse : la victoire de la Marne éclatant comme un coup de tonnerre, la capitale libérée, l'ennemi rejeté à 80 kilomètres. Nous connûmes derechef les heures tranquilles et remplies d'espérances, mais le Louvre dépeuplé garda ses portes closes. A ceux qui pouvaient parcourir ses longues galeries désertes, il paraissait encore plus grand, avec

l'aspect mélancolique d'un château endormi. Une toile, laissée sur place à cause de ses dimensions, y rayonnait alors d'un incomparable éclat que la solitude rendait plus impressionnante encore : les *Noces de Cana* de Véronèse. Isolée dans le Salon Carré, qui semblait une loggia faite à sa taille, qu'elle suffisait à parer de ses chaudes couleurs, qu'elle remplissait de la foule de ses personnages, cette œuvre magnifique y reprenait toute sa valeur.

Plus d'une année s'écoula. A Toulouse, on avait réglementé avec soin les mesures relatives à la garde de nos précieux dépôts; les emballages avaient été vérifiés et refaits, tous les tableaux mis en caisses. A Paris, lassé d'attendre la fin des hostilités sans cesse ajournée, le public réclama son Musée, et le Gouvernement consentit à entre-bâiller nos portes; du 1er mars 1916 au 7 février 1917, et du 1er mai 1917 au 31 janvier 1918, les Salles de la Sculpture du Moyen-Age, de la Renaissance et des Temps modernes reçurent des visiteurs. L'affluence fut très grande, et l'on eut la joie de revoir des galeries remplies de monde, où les permissionnaires du front coudoyaient leurs camarades anglais, belges, italiens et américains : ce fut, à sa manière, un autre « Foyer du Soldat ».

* * *

Le temps des dures épreuves n'était cependant pas terminé. Au début de 1918, l'orage allait reprendre avec plus de violence que jamais. Vers le

milieu de janvier, le bruit commençait à courir que les Allemands préparaient contre Paris une nouvelle offensive par les airs. Leur service d'aviation était prêt à envoyer au-dessus de la capitale de fortes escadrilles, armées des explosifs les plus puissants, pour détruire les immeubles et terroriser la population. Une réunion eut lieu à la Direction des Beaux-Arts où se trouvèrent assemblés tous les conservateurs de Musées, les directeurs de Bibliothèques, de Théâtres, de Conservatoires, etc. Malgré la présence d'un officier technicien, appartenant à l'arme du Génie, il parut difficile de préciser d'avance quel effet pourraient avoir ces bombes d'une force inconnue et quel genre de précautions il fallait prendre pour s'en garer. L'opinion prédominante fut que les rez-de-chaussée et même les sous-sols pourraient être plus particulièrement menacés, si les projectiles, traversant de part en part les plafonds les plus solides, venaient éclater dans les parties basses de l'édifice. Ce fut une cruelle énigme pour le personnel du Louvre : devions-nous transporter les objets de valeur au grenier ou à la cave? L'expérience décisive eut lieu le 31 janvier : les « gothas » annoncés profitèrent d'une nuit claire et sereine, presque printanière, pour accomplir leur premier raid, qui fut aussi le plus meurtrier de tous (45 tués, 207 blessés dont beaucoup succombèrent plus tard). On put constater que les formidables destructions prédites ne s'étaient pas réalisées. Presque tous les coups avaient porté sur les étages supérieurs et n'avaient

guère dépassé en profondeur dix à douze mètres. Ce fut une utile indication pour nous. C'est surtout dans les rez-de-chaussée puissamment voûtés du Musée que nous avons cherché des refuges solides. On eut peu recours aux sous-sols, après avoir remarqué que le manque d'air y entretenait une sorte d'humidité permanente et nuisible. De plus, par surcroît de précaution, une seconde évacuation de tableaux fut décidée : elle eut lieu vers le milieu de mars.

En avril et en mai de nouveaux envois de tableaux et de meubles furent dirigés sur Blois, après que la diabolique ingéniosité et la puissance malfaisante de nos ennemis nous eurent soumis à une autre épreuve. Dans la matinée du samedi 23 mars, en même temps que se produisait sur le front de la Somme une terrible poussée qui refoulait l'armée anglaise, on voyait tomber sur Paris, par intervalles réguliers, plusieurs obus de fort calibre et, le soir, on apprenait avec stupéfaction qu'un canon colossal, installé tranquillement à 120 kilomètres, se chargeait de nous bombarder de jour, tandis que les avions nous bombarderaient la nuit. Dans ces conditions, nos rez-de-chaussée étaient de moins en moins garantis et il devint nécessaire de multiplier les blindages en sacs de terre qui avaient déjà été utilisés sur certains points ; au moyen de ces sacs, on boucha extérieurement toutes les ouvertures, portes ou fenêtres, des salles où les éclats auraient pu pénétrer. Disons tout de suite que tant de précautions demeurèrent heureusement

inutiles et que le Louvre, malgré la surface énorme qu'il présente, ne reçut jamais la moindre égratignure, bien qu'il ait été encadré presque de tous côtés par des chutes d'engins.

A la fin de mai, la situation sembla devenir plus critique encore. Le choc allemand se fit sentir soudainement du côté de l'Aisne; le Chemin des Dames, rempart que l'on croyait inexpugnable, était enlevé par surprise et, en quelques jours, la vague ennemie déferlait avec une puisssance irrésistible jusqu'à la Marne et Château-Thierry. Nous avons connu à ce moment les heures les plus angoissantes de toute la guerre ; la fâcheuse panique de 1914 recommençait et de nouveau la ville se vidait. Allait-on échouer au port, quand l'arrivée en masse des troupes américaines garantissait l'avenir et présageait le succès à bref délai ? Le danger le plus pressant pour nous, c'était de voir l'ennemi s'établir à courte distance de Paris et le bombarder de façon intensive avec son artillerie lourde : un nouveau bond de 20 à 30 kilomètres aurait suffi, et alors... adieu tous les moyens défensifs du Louvre. L'irréparable serait advenu.

Dans ce péril extrême, de nouvelles mesures énergiques s'imposaient. Le vendredi 14 juin, une réunion du Directeur et des Conservateurs chez le Ministre de l'Instruction publique précisa le programme à exécuter : évacuation aussi complète que possible de ce qui restait dans nos galeries. L'opération n'était pas aisée; jusqu'alors on n'avait pour ainsi dire pas touché aux départements autres

que ceux de la Peinture et des Objets d'art du Moyen-Age et de la Renaissance ; des milliers de marbres, de bronzes, de vases et de terres cuites attendaient encore leur sauvetage. Tout manquait pour les emballages, car, au cours de quatre années de guerre, les matières premières s'étaient appauvries. Enfin tous les collectionneurs de Paris, tous les marchands d'antiquités se hâtaient de sauver leur bien. Ce fut une ruée désespérée pour trouver des emballeurs, des caisses, du coton, de la fibre ou, à leur défaut, de la paille et du foin. Une fois de plus, nous avons éprouvé l'aide active, le dévouement inlassable de notre personnel qui nous permit, en moins de quinze jours, entre le 18 juin et le 1er juillet, de mettre en wagons près d'une centaine de caisses. Plusieurs d'entre nous convoyèrent les colis à Toulouse, qui devint comme le trésor de guerre du Louvre, ressource suprême de nos richesses artistiques pour le cas où Paris aurait subi le sort de Reims et d'Arras.

A Toulouse, une surprise désagréable nous attendait : certaines des caisses mises à l'abri dégagèrent au bout de quelques jours une odeur suspecte de paille fermentée. Les ayant ouvertes, nous eûmes le chagrin de constater qu'en effet une humidité malsaine avait pénétré l'emballage. L'Administration prévenue donna l'ordre de défaire tous les colis. Vérification faite, il se trouva que le mal se réduisait à un très petit nombre de cas. Le bois trop vert des planches, la paille ou le foin insuffisamment séchés, les fortes températures des

wagons surchauffés par le soleil d'été, avaient causé des accidents isolés, aisément réparables. On ne manqua pas de faire courir le bruit qu'un vrai désastre s'était produit, mais la réinstallation des tableaux et des objets d'art montrera qu'en réalité il n'y eut pas un seul dommage sérieux. Si j'en parle ici, c'est afin de détruire une légende qui risquerait de se perpétuer.

Nos longues tribulations d'ailleurs touchaient à leur terme. Quand je revins à Paris, le 14 juillet, je trouvai la ville fêtant avec enthousiasme le défilé des troupes alliées ; dans la nuit même, on entendit la formidable canonnade qui annonçait le déclenchement de la nouvelle et dernière offensive. Trois jours après, le 18, l'armée de Mangin, puissamment secondée par les Américains, se jetait avec un élan furieux sur le flanc droit des Allemands dans la région de Soissons ; le 21, nos troupes rentraient à Château-Thierry et le 28, sur tout le front, l'ennemi battait en retraite : la France et le monde étaient sauvés. Mais la menace des raids d'avions persistait encore et l'on opéra, durant le mois d'août, une dernière évacuation de caisses sur Toulouse.

En ce qui concerne le Louvre, l'épilogue de cette histoire tient dans quelques dates. A la fin de novembre, après l'armistice, deux de nos collaborateurs retournaient à Toulouse pour surveiller les réemballages et le départ des caisses ; le 18 décembre, un premier convoi arrivait au Musée, le second suivait à huit jours de distance. Les retours

de Blois s'échelonnèrent du 10 décembre au 25 janvier 1919. Le 26 décembre 1918, nous commencions à déballer et à garnir les vitrines ; le samedi 11 janvier a eu lieu la réouverture partielle du Vieux Louvre, comprenant plusieurs salles du rez-de-chaussée et la Colonnade. Le reste doit être mis à la disposition du public au fur et à mesure des nettoyages et des installations.

Telles furent les péripéties de la vie du Louvre pendant les quatre années de guerre. Il a couru de grands dangers, mais plus heureux que nos ancêtres de 1815 et nos prédécesseurs de 1870, nous n'avons pas vu l'ennemi dans ses murs, et ce sont des drapeaux de victoire qui flottent à ses fenêtres.

Au cours de ce récit, je n'ai nommé personne parmi ceux qui se dévouèrent avec tant de zèle au service du Musée; citer seulement les uns eût été faire tort aux autres qui ont eu leur part dans l'œuvre commune. Cependant aucun de mes collègues, je crois, ne m'en voudra de faire deux exceptions. La première concerne un Conservateur qui n'est plus là, hélas, pour jouir du triomphe de la France et voir renaître la grande Maison qu'il aimait comme on aime sa famille. Paul Leprieur, après avoir été un des plus actifs artisans de la prospérité du Louvre, est mort à la peine pour en sauvegarder les richesses. Il a incarné, aux jours du danger, le courage du bon citoyen et l'ardeur du fonctionnaire soucieux de ses responsabilités. Je n'oublierai jamais le spectacle qu'il m'offrit le 2 sep-

tembre 1914, où je le rencontrai dans la galerie des Dessins, serrant contre lui un précieux crayon de maître qu'il hésitait encore à porter aux voitures, tant il redoutait pour ce feuillet immortel et fragile les hasards d'un tel déplacement. Ses yeux brûlés par l'insomnie et remplis de larmes, son agitation, sa voix entrecoupée, tout indiquait le combat qui se livrait en lui. Il se désespérait à l'idée de condamner peut-être un chef-d'œuvre à la destruction en voulant le sauver. Il souffrait cruellement de se séparer de ces beautés si familières à son cœur ; il avait foi dans ses cachettes du Louvre et il se promettait de bien mentir à l'ennemi pour lui faire croire que tout avait été enlevé. — « Mais si cela se découvre, lui disait-on, vous savez ce que vous risquez ? — Eh bien, oui, répondait-il ; on me fusillera peut-être, voilà tout. » Ceux qui ont connu Leprieur savent bien que ce mot n'était pas une fanfaronnade. Il eut un trépas moins glorieux, mais dû aussi à son zèle. Au début de mai 1918, comme il explorait une chambre basse du Louvre pour y chercher un réduit propice à ses projets, il fit, dans un petit escalier, une chute qui détermina, quelques jours après, un état d'abord grave et bien vite désespéré. Le vendredi 17, il était mort. Cette perte fut un désastre pour le Louvre, un cruel chagrin pour tous ses amis.

L'autre nom est celui de notre collègue Paul Jamot, qui pendant quatre ans a porté sans faiblir le fardeau et la lourde responsabilité de la garde du dépôt constitué à Toulouse. Dans des condi-

tions d'hygiène déplorable et de surveillance difficile, il a risqué de compromettre gravement sa santé, mais il a fait comme le soldat dans sa tranchée : il a « tenu » jusqu'au jour où il a pu rapporter intacte, grâce à ses dispositions sagaces et à ses soins vigilants, la fortune artistique de la France. A lui aussi, je crois que les Amis du Louvre voudront adresser leur salut reconnaissant.

Quant aux autres Conservateurs, ils se sentiront suffisamment récompensés si ces longues années de guerre apportent à notre Musée une popularité toujours plus éclatante et si le nombre des « Amis du Louvre » s'accroît de tous ceux qui, ayant tremblé pour lui, auront à cœur plus que jamais de lui manifester leur sympathie en devenant ses collaborateurs.

E. Pottier

Conservateur du Département des Antiquités orientales et de la Céramique antique.

Je crois utile de donner dans une note le détail des différentes expéditions faites par les Musées nationaux à Toulouse et à Blois, avec le nombre des caisses.

Au début de septembre 1914 : 1° pour le Louvre, la Vénus de Milo et 770 tableaux, plus 2 caisses d'objets d'art, principalement de la Galerie d'Apollon; — 2° pour le Musée de Cluny, 8 caisses d'objets divers et 23 tapisseries.

En août et septembre 1915 : revision générale des tableaux à Toulouse, emballages refaits et complétés : le dépôt comprenait alors 125 caisses.

En février 1918 : 6 meubles transportés à Fontainebleau et dirigés plus tard sur Blois (plus 12 meubles déposés dans les sous-sols du Panthéon).

En mars 1918 : 1° 10 caisses de dessins du Musée du Louvre (1 077 pièces); — 2° 12 tapisseries provenant de Versailles.

En avril 1918 : 542 tableaux expédiés à Blois.

En mai 1918 : 277 tableaux et 19 meubles envoyés à Blois.

En juin 1918 : 24 meubles et 5 tapis de la Savonnerie expédiés au même dépôt.

En juillet 1918 : 1° pour le Musée du Louvre : 37 caisses du Département des Antiquités Orientales et de la Céramique antique ; 18 caisses et 80 tapisseries du Département des Objets d'Art du Moyen-Age, Renaissance et Temps modernes ; 10 caisses de la Sculpture antique ; 1 caisse du Département de la Sculpture du Moyen-Age, Renaissance et Temps modernes ; — 2° pour le Musée de Cluny : 11 caisses (faïences et objets divers) et 18 panneaux peints.

En août 1918 : pour le Musée du Louvre, 24 caisses (574 tableaux).

82837. — Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

GETTY RESEARCH INSTITUTE
3 3125 01309 8724